

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS

Académie Nationale de Metz

Séance du 3 avril 1997

M. André Michel et le Dr Jean-Marie Rouillard prononcent l'éloge de Félix Peupion (1882-1945), ancien maire de Montigny-lès-Metz et ancien président de l'Académie nationale de Metz, mort en 1945 dans le camp de concentration de Dachau. En retraçant sa vie ils ont voulu réparer un oubli, car jusqu'ici aucune notice n'avait paru sur lui dans les Mémoires de l'Académie.

Les origines de la famille Peupion se situent dans le pays de la Nied, où elle s'est alliée par la suite aux Rolland, de Rémyilly, dont plusieurs membres furent au XIX^e siècle des artistes réputés. Le père de Félix Peupion, inspecteur des Eaux et Forêts, administrait les étangs et les forêts du domaine familial. Après sa mort, son fils poursuivit son œuvre ; il se consacra essentiellement à la pisciculture, en pratiquant l'exploitation rationnelle des étangs à carpes. Sa compétence le conduisit à exercer des responsabilités dans des associations professionnelles.

Elu membre agrégé de l'Académie en 1927, Félix Peupion devint membre titulaire en 1931 ; il assura la présidence pendant l'exercice 1936-1937. Il fut conseiller municipal de Montigny-lès-Metz en 1925, puis maire de cette commune. Pendant quinze ans, il se consacra au développement et à la modernisation de sa ville, en construisant de nouveaux quartiers et en créant des équipements publics.

La carrière militaire de Félix Peupion fut exemplaire. Officier de réserve en 1914, il fit courageusement son devoir pendant la guerre, obtenant la Croix de guerre et la Légion d'honneur pour de brillants faits d'armes. Mobilisé en 1939, fait prisonnier en 1940, il s'évada et réussit à gagner la zone libre, où il reprit du service dans l'armée d'armistice. Ses fonctions lui permirent de venir en aide aux réfugiés et expulsés lorrains d'Auvergne, et de participer aux actions clandestines des mouvements de résistance. Il fut arrêté par la police allemande, emprisonné, déporté à Dachau par le « convoi de la mort » de juillet 1944. Affaibli par les souffrances et les privations, il succomba le 12 février 1945, après avoir donné à ses compagnons de misère l'exemple du courage et de l'abnégation.

A l'issue de cette communication M. le doyen Jean Schneider, déporté lui aussi en 1944 à Dachau, apporte son témoignage sur sa rencontre dans le camp avec Félix Peupion.

Au cours de la séance, M. Stéphane Lapeire, premier président de la Cour d'Appel de Metz, est élu membre associé-libre à la suite du rapport présenté par M. Gérard Michaux, et M. André Henrot, ancien président directeur général de la Société Fiduciaire de l'Est, est élu membre correspondant à la suite du rapport présenté par M. Gérard Schnitzler.

Séance du 15 mai 1997

Le R.P. Yves Ledure présente d'abord une communication sur le thème de la mort dans la philosophie de Nietzsche. En introduction, il rappelle que la guerre de 1870 avait conduit Nietzsche, qui s'était engagé dans les auxiliaires de campagne, organisation vouée aux soins des blessés, en Moselle et, plus précisément à Ars-sur-Moselle où il séjourna en septembre 1870. Nulle doute que cette période troublée a dû marquer profondément le philosophe.

Le thème de la mort apparaît peu dans la philosophie de Nietzsche car l'axe central de sa réflexion tourne autour de la notion de vie dont la caractéristique fondamentale est la volonté de puissance. Et c'est en fonction de cette thématique qu'il pense à la mort. Ce faisant il inverse sur ce point, comme en bien d'autres, la problématique platonicienne qui positionne l'existence humaine par rapport à la mort, comprise comme le passage à une vie immortelle.

Récusant cette perspective, Nietzsche pense la mort en termes de rupture de vie. Elle n'est pas le but vers lequel tend la vie, mais qui l'arrête et donc la fragilise au maximum. L'analyse lucide de Nietzsche dévoile la blessure secrète de la vie qui est aussi la faille incontournable : la mort. On touche ici une contradiction majeure dans l'œuvre du prophète de Zarathoustra, qui est probablement aussi une des impasses de la modernité : vouloir faire de la vie la référence de toute valorisation et être obligé de reconnaître que cette vie secrète sa propre négation : la mort. Mais Nietzsche ne refoule pas pour autant la mort comme le fait notre société ; il en tire une exigence de dépassement tragique dans ce qu'il appelle l'amour de la fatalité qui pèse sur l'homme. Une telle position paraît trop esthétique pour devenir la pierre d'angle d'une culture, c'est-à-dire donner des références à partir desquelles on peut créer des valeurs.

Le débat au cours duquel interviennent Maître Béna, MM. Casens, Lonchamp, Mégly et Moes permet au R.P. Ledure de compléter ses réflexions sur la philosophie de Nietzsche.

M. Roland Grossmann évoque ensuite la riche personnalité d'une femme inspirée du XII^e siècle, Hildegarde de Bingen, qui a marqué spirituellement notre région, des bords du Rhin jusqu'à Metz, où elle aurait prêché en la cathédrale. Cette religieuse bénédictine allemande fut une visionnaire reconnue par l'Église et une femme d'action dont les œuvres authentifient la foi. D'origine noble, imprégnée de la tradition biblique et de l'humanisme bénédictin, elle se sentit très vite investie d'une mission qu'elle disait lui être dictée par Dieu lui-même à travers une expression foisonnante d'images et de symboles.

Hildegarde de Bingen fut aussi une prédicatrice appréciée des plus hautes autorités religieuses comme du peuple lui-même. Appelant à la conversion, elle s'est adressée aux clercs pour leur rappeler leur vocation, comme aux fidèles pour stimuler leur foi. A égale distance du laisser-aller et de l'excès d'ascétisme, elle eut des exhortations aux accents presque modernes pour montrer que le masculin et le féminin se trouvent en chaque créature.

Elle entreprit quatre grands voyages, notamment en 1160 où elle se rendit à Trèves, puis à Metz et vraisemblablement à l'abbaye de Graufthal près de Saverne. Elle fut également en correspondance avec l'abbesse de Sainte-Glossinde de Metz et un abbé de Bouzonville.

Cette communication suscite des remarques de MM. Moes et Stoll.

Lors de la séance, M. Jean Moes, professeur émérite à l'Université de Metz et membre correspondant depuis 1977, est promu membre associé-libre.

Séance du 5 juin 1997

Le président fait part du décès en janvier dernier de M. Jean-Jacques Hatt, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg et ancien directeur des Antiquités historiques d'Alsace, membre correspondant depuis 1972.

M. le doyen Jean Schneider prononce l'éloge de M. Robert Folz (1910-1996), membre d'honneur depuis 1976.

Né à Metz en 1910, fils d'un professeur du lycée et petit-fils de Nicolas Jung, futur maire de Metz, Robert Folz, savant historien, resta toujours fidèle à sa cité natale, alors que sa carrière l'en éloignait. Élève à Nancy de Robert Parisot, puis à Strasbourg de Marc Bloch, ses travaux lui valurent un renom international, reconnu par des instituts scientifiques de France, d'Allemagne, de Grande-Bretagne. C'est l'Université et l'Académie de Dijon qui bénéficièrent pendant un demi-siècle de sa science et de son dévouement jusqu'à son décès, survenu le 5 mars 1996. M. le doyen Jean Schneider rappelle également son engagement courageux pendant la dernière guerre dans les services de renseignements et la première armée française.

A l'issue de cet éloge, une minute de silence est observée à la mémoire de M. Robert Folz, ainsi qu'à celle de M. Jean-Jacques Hatt.

Après l'approbation des propositions de prix par les présidents des commissions, il est procédé aux élections du bureau pour l'année académique 1997-1998. M. Gérard Michaux et M. Gilbert Rose sont réélus respectivement à la présidence et à la vice-présidence. M. Charles Hiegel est reconduit dans ses fonctions de secrétaire-adjoint et Mme Marguerite Puhl-Demange est réélue au conseil d'administration.